

traités semblables conclus avec d'autres nations, ce serait agir légèrement.

D'autant plus que les traités de 1860 ont opéré une révolution par le résultat de la modification de nos tarifs sur les matières premières, par les clauses qu'ils renferment ; de telle façon qu'il faut admettre que beaucoup d'industries, même agricoles, se sont établies depuis dix ans dans les conditions que leur présentait le traité de commerce. Il faut entendre ces industries dans l'enquête.

La véritable protection de l'agriculture, c'est d'abord de la débarrasser des entraves que lui apportent certaines de nos lois, certains articles de nos codes ; c'est, par exemple, de lui accorder la faculté de donner un gage sans tradition des objets qui forment ses valeurs, c'est de procéder à l'achèvement et à la multiplication des chemins de fer, des canaux, des chemins vicinaux.

Modifiez la loi sur l'enregistrement, la loi sur les mutations, simplifiez surtout la procédure qui pèse sur les orphelins, sur les divisions des successions dans les familles peu aisées ; réduisez les octrois, restreignez les grands travaux urbains, répandez l'instruction agricole à tous les degrés ; grâce à des modifications de ce genre, on donnera à l'agriculture la meilleure de toutes les protections.—*L'Ami de l'Enfance.*

ERNEST MENAULT.

EDUCATION.

Notices Biographiques.

M. LEVERRIER.

Il y a quelques années, un petit homme à la figure rougeaude, aux cheveux gris et hérissés, descendait à la gare de Montpellier.

Son costume était étrange : il était tout couvert de passementeries dorées ; son front se cachait sous un chapeau qui rappelait celui des généraux de division. Un pantalon à bande d'or complétait l'ensemble.

Quel était ce personnage-là ?

Il entre majestueusement dans la ville, il suit la grande rue. Il se redresse, il pose vigoureusement le pied sur les trottoirs, il prend possession de la ville !... elle est à lui.

Est-ce le préfet ?

Il arrive sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Au moment où il y fait son apparition, le chef du poste l'aperçoit. Des broderies, des chamarrures ! C'est un grand dignitaire ! Aux armes ! Un peu plus on aurait battu aux champs.

Le petit rougeaud passe fièrement devant les soldats, leur lance de la main un petit salut protecteur.

C'est purement et simplement M. Leverrier, directeur de l'Observatoire, sénateur... mais avant tout savant.

J'ai vu là M. Leverrier pour la première fois.

Tout l'homme est peint dans cette courte scène.

M. Leverrier, ce n'est pas l'Institut, ce n'est pas l'Observatoire, ce n'est pas le Sénat, c'est... la science. S'il met à son habit broderies et dorures, s'il endosse en arrivant dans une petite ville l'uniforme des plus grands dignitaires, ce n'est pas qu'il attache quelque importance aux hochets de la vanité politique, mais il est heureux de se dire :

— Je suis un savant, je suis un astronome, je suis un explorateur du ciel, et devant moi tous les grands de la terre sont comme s'ils n'étaient pas.

Je n'ai certainement pas l'intention de défendre M. Leverrier mais je veux l'expliquer.

Il est né des mathématiques, il a grandi dans les mathématiques, il s'est élevé par les mathématiques.

Ce n'est pas un homme, c'est une ligne droite : tangentes et lignes brisées lui importent peu. Il va tout droit, le chemin le plus court d'un point à un autre, c'est lui.

Pendant qu'il était directeur de l'Observatoire, ses employés auxquels sa rigidité était insupportable, inventaient chaque jour des brimades pour l'agaçer. L'un d'eux avait imaginé de placer, tous les matins, dans le couloir qui conduisait à son cabinet, une chaise obstruant le chemin.

Leverrier arrivait, raide et vil, se heurtait à la chaise, la renversait et passait ; jamais il ne fit une observation ; pourvu que l'obstacle ne fût pas assez fort pour briser la ligne droite, cela lui suffisait.

Un autre, auprès de la table duquel Leverrier passait tous les jours avait eu l'idée de mettre son encrier si bien au bord de cette table, que tous les jours Leverrier qui ne déviait pas d'un point... mathématique, l'accrochait des basques de sa redingote et le renversait à terre.

La ligne droite passait.

Toute la carrière de Leverrier se résume dans sa première découverte.

Ayant compris un jour que les tables astronomiques de Bouvard étaient inexactes, il s'attacha à les rectifier. Tous ses calculs se heurtèrent à ce fait : qu'il manquait une planète au ciel ; tout autre eût abandonné la partie, Leverrier se dit : il manque une planète, mais elle existe, et il en détermina la place exacte.

Tous les savants ricanèrent, Leverrier persista. Le calcul disait oui, donc l'ignorant seul disait non.

Au même instant, un astronome allemand M. Galle, adressa une dépêche à l'Académie des sciences ; il avait vu la planète, de ses yeux vu, comme dit Molière, et cela, à l'endroit juste qui avait été indiqué par Leverrier.

C'était Neptune.

A ce propos un mot a été dit ce matin à l'Observatoire lorsque le décret de destitution y est parvenu :

— Allons, s'est écrié quelqu'un, il n'a plus que ses trente mille fr. du Sénat, il sera obligé d'ouvrir un emprunt *neptunien*.

Pour M. Leverrier, il n'y a pas deux autorités en France ; l'empereur a dit.

"L'empire c'est la paix." Leverrier dit : L'empire c'est la science.

Louis XIV a dit : "L'Etat c'est moi." Leverrier dit : la science c'est moi.

Et en vérité, le réel défaut de M. Leverrier est là, tout entier.

Il est sorti le premier de l'école polytechnique, a été nommé chevalier, puis officier de la Légion d'honneur ; il a représenté le département de la Manche à l'Assemblée législative ; en 1852, il a été nommé sénateur, puis inspecteur général de l'enseignement supérieur, puis, membre du conseil de perfectionnement de l'École polytechnique, puis [30 janvier 1852] directeur de l'Observatoire.

Il se croit de bonne foi le plus grand homme du siècle. Tout ce qui se fait, tout ce qui se calcule, tout ce qui se découvre, est fait, calculé, découvert par lui. Il est planète ; les autres sont à peine des satellites ; il accomplit la révolution immuable, irrésistible, les autres doivent être absorbés par son mouvement ? Il possède à la fois force centripète et force centrifuge ; il est roi, il est Dieu, il est tout, il est celui qui est ; il est M. Leverrier.

Le lecteur comprend-il ce caractère autocrate, despote. Tzar de la science, il traite les savants comme des Polonais. Il n'admet ni résistance, ni discussion.

Il est jaloux ; tout ce qui surgit procède et doit procéder de lui. Ce n'est pas vanité mesquine, c'est conviction intime.

Un jour, un des travailleurs de l'Observatoire vient lui faire part d'une observation excessivement curieuse et qui ouvrait à la science astronomique un horizon nouveau.

— Vous croyez avoir trouvé cela, dit Leverrier.

Il se lève, va à un carton, en tire un papier sur lequel s'épatent des formules algébriques.

— Faites l'opération, dit-il à son interlocuteur étonné. L'autre obéit ; l'X dont Leverrier avait indiqué la formule était identique à celui qu'avait trouvé le chercheur.